

52 ou la seconde vie

Du même auteur

Les Filles

Éditions Gallimard, 1987
« Folio » n° 2978

Madame Placard

Éditions Gallimard, 1989

Loin du Paradis, Flannery O'Connor

Éditions Gallimard, « L'Un et l'Autre », 1991
Petite Bibliothèque de l'Olivier, 2002

Petite

Éditions de l'Olivier, 1994
Le Seuil, « Points » n° P187

Week-end de chasse à la mère

prix Femina 1996
Éditions de l'Olivier, 1996
Le Seuil, « Points » n° P446

Voir les jardins de Babylone

Éditions de l'Olivier, 1999
Le Seuil, « Points » n° P721

Pour qui vous prenez-vous ?

Éditions de l'Olivier, 2001
Le Seuil, « Points » n° P993

La Marche du cavalier

Éditions de l'Olivier, 2002

Les Sœurs Délicata

Éditions de l'Olivier, 2004

V.W. (avec Agnès Desarthe)

Éditions de l'Olivier, 2004

GENEVIÈVE BRISAC

52 ou la seconde vie

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.914.3

© Éditions de l'Olivier, 2007.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Observez perpétuellement, observez l'inquiétude, la déconvenue, la venue de l'âge, la bêtise, vos propres abattements, mettez sur le papier cette seconde vie qui inlassablement se déroule derrière la vie officielle, mélangez ce qui fait rire et ce qui fait pleurer. Inventez de nouvelles formes, plus légères, plus durables.

VIRGINIA WOOLF

Aux insoumis, aux insoumis

Une semaine sans, dis-je

Il paraît que tu écris un livre avec trois cent soixante-cinq histoires? m'a demandé Tova avec curiosité.

Je me suis sentie confuse. Et effarée par ce chiffre énorme.

J'écris une histoire par semaine, ai-je dit timidement. Ça fera plutôt cinquante-deux. Pour montrer. Pour donner à voir. Ce qui grouille par en dessous, l'univers obscur de la pensée, les fantasmes et les histoires comme des algues, ou des poissons révélés par un rayon oblique. Ce que je ne sais pas vivre moi-même, ce que je ne sais pas que je vis. Je me suis sentie plus solide. Les algues probablement.

Les histoires sont toujours obliques, tu comprends.

Je ne comprenais moi-même rien à ce que je racontais.

Depuis le début de la semaine, je n'écrivais absolument rien. Depuis deux semaines, même. Le temps passe vite quand on n'écrit pas. Une vie, une seconde.

C'est beaucoup déjà. Une par semaine, a-t-elle dit rêveusement. Tu y arrives ?

Tova est écrivain. Elle sait que l'on n'y arrive pas.

L'écriture, ça vient, et puis ça s'arrête. Paf. Le bateau se heurte au sable de la plage. À sec.

Parfois j'en écris deux, ai-je dit, en rougissant, l'important c'est qu'il y en ait cinquante-deux à la fin. Pour le livre.

Le refuge, un récit d'Akka

Ils marchaient, ils étaient vaincus par la tempête.

Pour la première fois, l'aigle baissait la tête.

Je marmonne ces syllabes comme un mantra. Puis je crache par terre, et la bile que j'expulse creuse un petit trou rond dans la neige.

L'aigle qui baisse la tête vomit.

L'aigle, c'est moi. Petit aigle noir, au bec amer.

Il est quatre heures du matin. Il n'y a aucune tempête. Ciel pâle. Ressaisis-toi, la journée va être longue, me dis-je. Et je me redresse légèrement, convaincue que personne ne se soucie de mes soubresauts, là-bas, très loin de tous, à l'arrière de la procession.

Nous nous sommes levés bien avant l'aube et dans la nuit noire il a fallu nouer les lacets râpeux de nos chaussures de marche. Nous faisons l'escalade de l'Aiguille de Notre Seigneur de quoi tu te mêles, l'ascension de la face nord de la montagne qui jamais ne donne ses secrets.

Sur ordre de notre père, nous, ses filles rebelles, nous prêtons à cette mascarade, pour nous faire pardonner nos plus récents manquements.

L'usine de pantoufles de vair que nous avons occupée en mars avec les gens du lycée, l'incendie des poubelles d'un local fasciste en avril, les barricades, en mai, où il fallut venir nous chercher au milieu des hautes flammes. Un trimestre considérable pour des jeunes filles bien élevées, âgées de pas encore seize ans.

Pendant ces trois jours d'août, nous allons marcher dans la neige, escalader des pitons, rester encordés les uns aux autres, notre père mène la danse, un guide nous escorte, et pendant autant de nuits nous dormirons dans des refuges à l'odeur de foin moisi.

C'est un rachat, une punition, une purification.

Je les refuse de toutes mes forces.

Je traîne les pieds, la corde se tend un peu trop, un visage furieux se tourne vers moi.

Qu'est-ce que tu fabriques? article Rosa, ma sœur adorée.

Je me meurs, je n'y arriverai jamais.

Tout le monde y arrive.

Sauf moi, dis-je.

Deux syllabes, ma devise. Et nous marchons, suivant le fil sinueux du petit chemin enneigé qui mène au glacier.

Quand le jour se lève, je fais semblant de ne pas m'en apercevoir.

Notre père, loin devant, s'extasie en silence, je le vois dans ses omoplates, son dos s'est élargi, je sens qu'il se rengorge. Nous montrer tant de beauté. Nous la faire connaître, nous la faire comprendre. Je le désole, cela me désole. Il dit je veux vous faire ce cadeau. Je ne veux d'aucun cadeau, juste dormir dans un lit et lire un poème qui parle du monde, d'un nuage et d'un pantalon. L'humanité me dégoûte et m'effraie comme elle dégoûte et effraie tous les poètes et les savants. Je veux plonger mon long nez dans les livres, courber mes épaules, me donner à la science, replier mes ailes. Je me fous des sommets de la nature, je me fous des paysages, je n'ai jamais aimé les promenades, du temps perdu, comme les repas trop longs et les soirées de bavardage. Se promener agrandit les pieds, ai-je calligraphié sur mes murs. Et j'ai dessiné deux grands pieds palmés, bien plats, bien ridicules. Deux spatules arrière. L'expression même de la bêtise.

J'aime les pieds petits, cambrés, les pieds de danseuse, ceux que je n'aurai jamais. Grands pieds, grands nez, chez nous la grâce n'est pas donnée. Butors de pieds

plats ridicules, ai-je écrit tout autour, en forme de guirlande. Lire des livres énormes érigés contre l'horreur purulente du monde dont nous héritons et dévaster ma chambre sont mes deux exutoires.

Gravir une montagne, pensé-je, poser un pied devant l'autre et puis recommencer, quelle idée stupide. Monter pour redescendre. Ah, ah, ah. Je suis bien obligée, je suis mineure et notre père nous fait l'honneur de nous emmener avec lui, pour la première fois, dans la blancheur immaculée, dans le silence blanc, dans le soleil trompeur, nous serons initiées.

Et cela nous remettra les idées en place.

L'effort, dit-il.

Il faisait si froid. Il commence à faire chaud.

L'adaptation, dit-il. Sinon.

Vous n'êtes pas des enfants gâtées, des femmelettes, des gosses de riches, des qui s'écoutent, des qui font peur tant elles semblent de faible résistance, $U = RI$, la résistance, la résistance multipliée par l'intensité, la puissance, vous saisissez? Vous ne devez pas être de ces choses molles et décourageantes, vouées à ne pas survivre, le monde est si dur, jamais trop tôt pour se blinder, pour se laver à l'eau glacée, pour casser la glace et jeter les gouttes, et se frotter la figure avec des feuilles, avec des cailloux, avec de la terre, nerfs tendus, muscles tendus, volontés bandées, nous sommes des filles au

combat, en marche, les sommets nous attendent. Akka et Rosa, je redis nos noms si peu adaptés aux circonstances. Noms de lutteuses, certes, mais pas en raquettes.

Je suis Akka, la mitrailleuse, je parle tout le temps, je tire sur tout ce qui bouge, je suis aussi l'oie sauvage aux plumes grises qui s'envole à tire-d'aile, loin, très loin de vous tous. L'oie sauvage a froid et ses plumes mouillées ressemblent à ma détresse. Je suis une brindille cassée par le gel. Je n'y arriverai jamais. Je vais probablement me coucher sur le côté et mourir sans déranger personne, enfin si, ça va gêner, mon corps inerte fera basculer la colonne, et papa sera furieux. Tout à l'arrière de la colonne montante, encordée, ridicule, je serre les dents, je grince. Rien ne se voit heureusement. Je fixe la ligne de bonnets, le soleil monte dans le ciel trop foncé. Marchons. Un sang impur s'est retiré de mes veines, je crois bien que je vais tomber.

Rosa ne se retourne pas. Ma sœur, s'il te plaît, s'il te plaît, prends garde à moi !

La penseuse au front haut. L'amie des mésanges. Rosa Lux.

Ma sœur que j'admire tant marche devant et ne se retourne pas.

Le guide, lui, se retourne de temps à autre. Il me semble qu'il me regarde, je détourne les yeux vers mes chaussettes trempées. Tête baissée, j'essaie de reconsti-

tuer son visage. Je me souviens uniquement de ses deux incisives très longues, il s'appelle Armel Morisot. Il a un visage de souris.

L'homme-souris est très agile et d'une force étonnante, il nous tire tous vers le sommet, l'air de rien.

Derrière lui, mon père, Baruch, si fier des exploits à venir. Et derrière lui ma sœur, Rosa, son bonnet rouge sur la tête. Je me demande à quoi elle pense. Je me le demande tout le temps. Et elle se tait. Tranquillement.

Entre nous, quatre pèlerins, nous ne les connaissons pas, de bons montagnards, a dit Armel Morisot, de bons compagnons de cordée, un banquier belge, deux publicitaires andorrans et un homme d'affaires hollandais, quatre hommes de qualité, vous verrez.

Je vois leurs grosses fesses et leurs traces de yétis dans la neige crissante.

Nous escaladons.

Une envie me saisit de les faire tomber.

Il suffirait que je tire un peu fort, un peu sec, par surprise.

Jeu de massacre qu'est toute vie, nous tomberions les uns sur les autres, nous basculerions dans le vide.

Étrange confiance qui nous relie les uns aux autres, cette cordée, nos vies zigzagantes. Des ennemis de classe, et c'est à eux que je suis attachée, je ris tristement, j'ai honte.

Mais Armel Morisot tire délicatement sur notre chaîne, et nous avançons en silence. Peu à peu les pensées me désertent, et la paix m'envahit, au rythme de la marche imbécile. Il n'y a plus que nos respirations, nos pieds douloureux, nos biceps crispés, la lutte contre la peur, le vertige, le gouffre. Et le silence bleu et blanc.

Aiglon noir, oie blanche. Je suis une oie domestiquée.

Le soleil est maintenant très haut.

Nous avons franchi des crevasses, planté par trois fois nos piolets dans un mur rocheux, frotté nos dos contre des fissures, escaladé des cheminées, sauté au-dessus de gouffres noirs, rampé dans une sorte de boyau en crépi de glace, mes mains saignent sous l'épaisseur du cuir, et la figure me brûle, mais je dois lutter contre une exaltation que j'attribue à l'altitude. Une joie.

La drogue des sommets.

La vanité ridicule.

Ah, ah, ah. Je serre les dents. Ils ne m'auront pas.

L'exaltation tombe en cendres, et je sens un rictus mauvais paralyser mes zygomatiques.

Il n'est pas encore midi.

On va s'installer pour manger, annonce fièrement l'homme-souris dont le nez s'orne d'une flaque rouge, un coup de soleil tonitruant. Ils ont tous de larges sou-

rires sur leurs faces, le sourire bien connu du dépassement de soi.

Désencordage, pique-nique, serviettes à carreaux. Une prairie improbable a surgi. De l'herbe si haut, des edelweiss, et des sapins de l'Olympe, nous sommes sans aucun doute morts. Qui aurait pu croire que le paradis est pavé de charcuterie? Jaillissent les saucissons, le jambon des montagnes, la tomme et le pain dur. C'est le temps des mâchoires. On n'entend plus que cela et quelques cris d'oiseaux.

Rosa s'est éloignée du groupe. Assise sous un sapin noir, elle est absorbée dans un livre tout plat.

Viens lire! dit-elle doucement, tu as le visage si douloureux, si bousculé.

Et nous lisons à deux voix, en silence pourtant.

Comme quand nous étions enfants.

Ils vont nous avoir, dis-je sombrement.

Elle sourit.

Impossible. Ils nous soumettent en apparence, mais ils ne peuvent rien contre la marche inévitable des forces de la révolution.

Et elle sort de sa poche les lettres de Rosa sa marraine, Rosa Lux, à qui elle ressemble tant. La veinarde.

Nous lisons. Rosa Lux, enfermée à double tour dans une double cage, Rosa qui va bientôt mourir, assassinée à coups de crosse par ses geôliers, s'inquiète pour l'étour-

neau qu'elle n'entend plus chanter. Je suis liée par des fils invisibles à ces milliers de créatures. Une alouette huppée, des corneilles, deux mésanges, trois rossignols, un merle, un gros scarabée retourné sur le dos. Le monde s'effondre et nous sommes pris dans les décombres, mais le printemps reviendra. D'une toute petite voix mal assurée, elle parle de Rodin, un type exceptionnel qui lui fait penser à Jaurès, elle parle de jacinthes qu'elle aimerait offrir. Elle se demande s'il est vrai, comme on le lui a dit, que les plus grandes créations scientifiques et artistiques ont lieu après le solstice d'hiver, en janvier, qui serait le vrai début du printemps. Elle parle du spectacle du ciel, les minces nuages roses qui filent, la lumière changeante, la seule chose dont on ne se lasse jamais.

Rosa lève vers moi des yeux embués.

Le printemps, dit-elle, d'une voix blanche.

Et nous repartons. Marchons sous le soleil vainqueur jusqu'au soir. Ils ressemblent tous à des fourmis géantes, une colonne de fourmis. Comme celles que Rosa Lux écartait d'un coup de patte, il y a cinquante ans, pour sauver la vie d'un scarabée retourné dont elles avaient fait leur victime. Ils portent des lunettes noires épaisses et leurs têtes à bonnets sont désormais couvertes de mouchoirs. Je refuse ce déguisement absurde, je vais nu-tête, sans lunettes et cheveux au vent. La nuit est là

quand nous atteignons le refuge, une grange rectangulaire, du bois sombre, notre destination. Un dortoir et une salle à manger avec une longue table de bois et deux bancs. Rien de trop. Pas de douches.

Le dortoir est immense, et obscur, quarante ou cinquante paillasses alignées le long des murs. Nous posons nos sacs au pied du matelas. Les couvertures militaires sont vertes et marron.

Nous enfonçons nos cuillers en étain dans nos bols en terre. La soupe est brune, des pois cassés et des lentilles. Nous murmurons, Rosa et moi, nous discutons âprement, nous pilpoulons.

Rosa Luxemburg, dit Rosa la rose qui est ma sœur tant admirée, aimait la nature plus que tout. Les châtaigniers ne vous trahissent pas, disait-elle, la montagne corse est la plus belle du monde. Elle en parle sans cesse. À Sophie Liebknecht, à son amie Mathilde. Tu pourrais faire un effort, prisonnière de toi-même, tu pourrais arrêter de bouder. Les ciels, les paysages, Rosa Lux aurait aimé cette marche. Les filles de l'usine aussi. Si elles savaient, elles nous envieraient.

Elles ne savent rien, l'usine a fermé en juillet, elles ont été dispersées, nous ne les reverrons jamais, les filles de l'usine.

Carlotta Donizetti a écrit à Rosa une lettre pleine de reproches qui ne quitte plus jamais sa poche. Elle sort la

44. Un squelette dans le labyrinthe, se demande Tova	278
45. Les avantages à être une femme artiste, un document trouvé puis perdu par Tova	279
46. Une lettre retrouvée par Mélissa Scholtès, alors que le bureau de tabac a fermé. À la place, une petite agence de crédit à la personne	280
47. Je vois des choses que vous ne voyez pas (une histoire que Retsinè raconte à son fils Nils)	284
48. Les filles sont au café (bis), une histoire de Tova	301
49. La bruyère sur la table a fané, a dit Nouk en baissant la tête	309
50. Les beaux mariages, une histoire de Mélissa Scholtès	312
51. La maison va rester vide, a dit la mère de Retsinè	320
52. Le piège, une histoire que raconte Nouk	329

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achévé d'imprimer par Firmin-Didot
au Mesnil-sur-L'Estrée
Dépôt légal : janvier 2007. N° 378 (00000)
Imprimé en France